Zeitschrift: Hebamme.ch = Sage-femme.ch = Levatrice.ch = Spendrera.ch

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 108 (2010)

Heft: 12

Artikel: Anne-Marie Mettraux-Berthelin, diplômée sage-femme en 1974 : "Je suis un maillon d'une grande chaîne!"

Autor: Mettraux-Berthelin, Anne-Marie / Bodart Senn, Josianne

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-949699

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

moins j'en dis... Je me contente de rester avec eux «dans l'ici et le maintenant». Aujourd'hui, nous avons l'informatique: c'est un simple outil. Mais, le face à face est d'autant plus indispensable au niveau de l'interactivité.

Quels sont vos rapports avec les sages-femmes débutantes?

Vous savez, depuis 1975, j'ai connu la construction de cinq programmes... Avec le dernier en date, les HES, la formation pratique appartient à nouveau au terrain! La formation pratique professionnelle est assumée par les sages-femmes du terrain et je trouve que c'est de bon augure!

Maintenant, je pense que, nous les seniors, nous devons nous référer aux nouvelles sages-femmes, parce qu'on a trop de choses dans la tête et qu'il faut adoucir la routine. Il faut que le processus s'inverse! Dans l'enseignement, on y est bien obligée. C'est comme un jeu Lego (ou Duplo): Après avoir démonté votre ferme, vous voulez faire le bateau mais il vous manque une ou deux pièces. Puis, vous voulez monter le garage et il vous en manque encore pour y arriver. Si vous le prenez comme cela, vous êtes bien. Il faut savoir donner du sens au changement: ce n'est pas détruire pour détruire, c'est changer pour construire!

Et puis d'autres priorités nous appellent. Aujourd'hui, nous devons nous ouvrir sur le monde. Nous ne pouvons pas y échapper. Nous devons nous préoccuper de l'interculturel (violence, psychiatrie, etc.), des réseaux, de l'interdisciplinarité, mais aussi du phénomène social qu'est l'homoparentalité. C'est ce qui m'a sans doute le plus bousculée et j'ai eu besoin d'un travail sur moi-même mais c'était indispensable.

C'est bien fini la toute-puissance de la sage-femme! Il s'agit maintenant de se centrer plutôt sur le respect du corps de la femme. Et ce sont les hommes sages-femmes qui nous l'apprennent le mieux. L'Illustré avait titré son reportage sur le premier homme sage-femme «L'homme qui susurre à l'oreille des nouveau-nés»... Je trouve que les femmes ont des gestes très mécaniques ou trop maternels. Quand je fais mon cours sur la toilette des accouchées, je les fais toutes (et tous) venir en maillots de bain. Les garçons justement sont irréprochables sur ce sujet, surtout lorsqu'ils viennent d'une culture différente de la nôtre. Ils nous ont appris le respect de l'intimité... ◀

Anne-Marie Mettraux-Berthelin, diplômée sage-femme en 1974

«Je suis un maillon d'une grande chaîne!»

Josianne Bodart Senn: *D'abord un petit regard en arrière depuis le début de votre carrière professionnelle. Qu'a-t-on perdu au cours de ces 36 dernières années?*

Anne-Marie Mettraux-Berthelin: Je peux d'autant plus mesurer le décalage qu'une de mes filles est actuellement en dernière année d'études de sage-femme à Genève... Aujourd'hui, les sages-femmes ont trop peu de clinique en sortant de l'école et c'est sans doute plus difficile pour elles de VOIR, ENTENDRE, SENTIR l'être humain qui est devant elles: une femme avec sa vie, avec un partenaire ou conjoint, avec d'autres enfants, et avec une nouvelle vie en elle! Trop souvent, elles ne prennent pas le temps de s'arrêter pour un contact humain: dire simplement bonjour à un bébé, demander si ça va bien, s'inquiéter de ce qui ne va pas, avant même de commencer une simple anamnèse. Cette «présence» est très – trop – souvent absente!

Comment cela s'est-il produit?

C'est venu avec l'échographie et le monitoring. L'année où ces grosses machines – reléguées à cette époque dans les couloirs – ont été introduites, il y a eu un bond des césariennes de 5 à 15%. On a dès lors semé la peur au lieu de donner confiance en la vie! Bien sûr, la vigilance ne doit pas faiblir, il faut savoir dépister à temps, mais la femme enceinte est maintenant vue uniquement sous l'angle de pathologies possibles.

Photo: Gerlinde Michel

Au Petit Prince, à la maison de naissance que nous, Elisabeth Wyler et moi-même, avons fondée il y a 11 ans, nous collaborons avec trois sages-femmes plus jeunes. J'ai à cœur de partager cette expérience, à repérer la pathologie sans affoler la femme (ni l'enfant qui ressent globalement ce qui se passe)...

Quelle est aujourd'hui votre ligne de conduite?

Nous sommes avant tout là pour dépister la pathologie mais pas pour l'engendrer! Par exemple, si la femme dit «mon enfant ne va pas bien», il s'agit de l'écouter d'abord – de toute façon toujours écouter – bien avant que le monitoring n'indique un tracé pathologique. Si ce n'est que de la peur, il conviendra de faire parler la femme, parce que sa simple peur pourrait générer, à son tour, de la pathologie. L'intuition d'une femme enceinte est souvent très éclairante!

L'obstétrique ne nous permet pas de rêver et notre rôle est de donner un cadre, de mettre des garde-fous, d'être réaliste, pour pouvoir créer la normalité sans avoir des peurs injustifiées...

Un autre exemple: si l'on hésite sur la lecture d'un CTG, il faut toujours demander un avis aux collègues. L'idée reste constante: il s'agit de bien connaître la clinique pour mieux donner dans la présence et la tendresse. Parce que nous, sages-femmes, débutantes ou expérimentées, nous nous devons d'EXCELLER dans les deux domaines: la clinique ET la présence. La combinaison des deux est la meilleure alchimie qui soit dans notre domaine professionnel.

Aujourd'hui, qu'est-ce qui manque le plus?

C'est un bain d'humanité! La présence diminue la douleur. Il faut savoir dire à une femme «tu peux», «vas-y» tout en ayant conscience du moment grave, sacré,

qu'est la naissance. Et il faut laisser l'obstétrique moderne à sa juste place: ne pas en abuser... Je pense à cette naissance que nous avons vécue tout récemment. Une atonie utérine importante: au bilan, le couple nous a dit: «tout était tellement calme, on n'a pas bien compris, on n'a pas vu que cela pouvait être grave, on vous voyait très occupée, efficace». Tout cela s'acquiert avec l'expérience du métier: on peut DONNER EN GERME aux étudiantes sages-femmes cette conscience et cette gestion de la peur dès le début des premiers stages et, avec le temps et l'expérience, cela deviendra une maîtrise.

Aujourd'hui, les sages-femmes se mettent aussi à la recherche...

Oui, et c'est très bien ainsi. Enfin, elle est là notre recherche spécifique aux sages-femmes, bien qu'elle soit encore balbutiante... Je me suis battue pour elle. C'est une autre qualité pour les sages-femmes d'aujourd'hui, une qualité que l'on ne nous avait pas enseignée. C'est un immense progrès dans les études actuelles.

Comment voyez-vous le futur?

Concrètement, cela devrait être la retraite dans sept ans... mais tout dépendra de la relève et du degré de transfert des compétences! Etre là, mais pas sur le devant de la scène. Il est essentiel que je fasse de plus en plus confiance à l'équipe pour qu'elle puisse construire une sécurité... sans moi!

Et puis, cela ne se fera pas en une année, alors autant commencer tout de suite! Depuis deux ou trois ans, j'ai conscience du passage de témoin. Frans Veldman, en 2000, m'a demandé de m'engager dans l'enseignement de l'haptonomie et j'ai accepté voici bientôt deux ans. Cela m'a aidée à prendre conscience de l'importance de se consacrer à la transmission! Et, à l'âge de la retraite, je ne sais pas... On verra... Vivons pleinement l'instant présent. Je ne suis qu'un maillon d'une grande chaîne, comme l'a été et l'est encore notre collègue et Fribourgeoise aînée, Hedwige Remy... ◀

Entretien avec Hedwige Remy, diplômée sage-femme en 1954

Au cœur de la maternité

Micheline Repond
Fribourg, Ed. La Sarine, 2009, 147 p.
ISBN = 2-88355-131-2

Par une belle matinée d'automne, Hedwige Remy m'accueille suivie de son chat Pompon. Nous nous installons pour un café face aux orchidées qu'elle soigne avec patience et succès. *«Que voulez-vous savoir? Tout est là!»* me dit-elle en désignant sa biographie sur la table.

Un vrai bonheur

Hedwige Remy ajoute: *«Avec la retraite en 2005, j'ai passé un nouveau cap. C'est une vraie retraite. Le métier, je l'ai oublié, enfin presque. Ce livre est arrivé par le biais de ‹La Passerelle›, association que j'ai créée à Bulle, avec ma collègue, pour les mamans en difficulté. Le comité de ‹La Passerelle› me répétait que je devrais écrire, mais j'avais tourné la page et je pensais à autre chose. Un jour, les Editions de la Sarine m'ont contactée par l'intermédiaire de Micheline Repond afin qu'elle écrive ce livre à partir d'une série d'entretiens. Avec cette journaliste s'est établi un véritable lien, une vraie symbiose. Elle m'a dit: ‹Je veux que vous soyez vous-même› et ce que j'avais trop de peine à exprimer, nous l'avons exposé par le biais d'une documentation sur l'époque. Ainsi, j'ai pu tout dire sur ma vie de sage-femme, celle de ma maman qui était aussi sage-femme, et surtout sur le contexte de l'époque que j'ai pu véritablement analyser avec l'aide de Micheline Repond. Là, sur la couverture, vous voyez ma valise et mon badge du temps où je travaillais à l'hôpital».*

Comme sage-femme durant un demi-siècle, Hedwige Remy est consciente d'avoir vécu beaucoup de choses: *«C'est à peine croyable!»* précise-t-elle. Elle a vécu toute cette évolution de l'obstétrique qui s'est d'abord révélée positive: *«L'évolution était technique et elle a rendu de grands services».* Mais, cette évolution est restée très – trop – technique: *«On n'a pas su garder une bonne mesure et, comme la peur est génératrice d'interventions, celles-ci sont devenues toujours plus nombreuses et surtout inévitables. Elles se sont installées et elles ont apporté une autre sorte de risques. C'est le Docteur Leboyer qui nous a fait faire un grand pas pour retrouver une dimension plus humaine dans la naissance».*

«Avec la retraite en 2005, j'ai passé un nouveau cap.» Photo: Josianne Bodart Senn

La sage-femme d'autrefois

Dans «Au cœur de la maternité», Hedwige Remy parle surtout de la sage-femme d'antan qui ne faisait que des accouchements à domicile. *«C'était quelqu'un que tout le monde connaissait, qui faisait partie de la vie des gens, qui avait le même statut que le curé ou l'instituteur. Dans un village, tous les trois étaient ‹la référence›: l'instituteur pour l'avenir des enfants, le curé pour la paix des âmes, la sage-femme pour le corps et la nature elle-même. En matière de grossesse et d'accouchement, la sage-femme avait la primeur. Le médecin qui n'habite en principe pas le village, n'était appelé que pour s'occuper des maladies. Il ne venait donc que dans les cas très particuliers et il était alors reçu comme ‹LE sauveur›».*

Hedwige Remy se souvient que les accouchements étaient souvent longs, surtout pour les primipares. Mais, elle nuance tout de suite: *«Ils se faisaient sans paniquer, avec patience et tendresse. Les femmes avaient un attachement particulier pour leur sage-femme. C'était chaque fois un corps à corps qui durait et qui, de ce fait, exigeait beaucoup d'endurance. J'arrivais parfois au domicile à la dernière minute, juste pour ‹cueillir›*